

A la recherche de l'un-iforme

Anne de FOUQUET-GUILLOT ¹

(83)Le matériel signifiant sur lequel je m'appuie ici peut sembler bien banal et anodin, insignifiant. Il s'agit de ces petites phrases si souvent entendues ici qu'elles deviennent comme inévitables, allant de soi : « Les Antillais ne sont pas accueillants », « les Antillais sont obsédés par l'esclavage », « les Antillais, on ne sait pas ce qu'ils pensent » et encore « les Français ne s'intéressent pas aux Antillais », « les Français préfèrent (84)rester entre eux », chaque communauté créditant l'autre d'une incontestable mauvaise volonté à son égard.

Si la psychanalyse est autre chose qu'une pratique strictement privée dans l'intimité du cabinet, elle nous met dans l'obligation, nous analystes, d'interroger malgré leur banalité ces phrases réductrices de la dimension de l'altérité chez l'autre, le petit celui-là, qui ne vient pas du même bord de l'Atlantique que celui qui parle, et d'essayer d'entendre ce qui, non dit, va régler les rapports entre nous, parlêtres français et antillais.

Je vais partir des reproches adressés aux Antillais, plus particulièrement entendus dans la souche de femmes arrivées ici dans les bagages de leur mari. Selon ces reproches, il n'est pas possible de nouer des relations avec les Martiniquais, du fait de la duplicité qui serait la leur. A ceci, viennent souvent s'ajouter des états dépressifs et d'angoisse, ainsi qu'une plainte récurrente : la

1 NDLR : Anne de Fouquet-Guillot travaille à La Martinique. Nous reproduisons ici son intervention à la semaine de l'Association freudienne internationale qui s'est déroulée à Fort-de-France en février 1996. Les problèmes rencontrés là-bas ne sont pas sans liens avec d'autres auxquels nous nous confrontons. Nous renvoyons à ce propos aux deux interventions suivantes de Ch. MELMAN : « Père, où es-tu ? », in *Vérité scientifique, vérité psychique et droit de filiation*, Éres, 1996 (repris dans *Le Courrier de Belgique*, n° 38, mars 1996) ; « Le complexe de Colomb », in *D'un inconscient post-colonial, s'il existe*, publication de l'Association freudienne internationale, 1996. Cf. également J. WILTORD, « En savoir plus à propos de l'enseignement de la psychanalyse en Martinique », *ibidem*.

difficulté à supporter l'éloignement de la famille, entendez par là les parents, frères et soeurs restés en France, et chez qui de fréquents retours permettent – je cite – « de se ressourcer ». La fréquence et l'homogénéité de ces discours, relativement fixes malgré la diversité des situations personnelles, m'a semblé relever moins des singularités subjectives de celles qui les prononcent que d'une situation structurelle, cliniquement repérable dans ses effets, ce que j'appellerais ici le bilinguisme franco-français.

Le deuxième point intéressant fut la découverte de ce que tenir un autre discours – constater, par exemple, qu'il est possible de travailler, de nouer des liens de sympathie avec des Martiniquais – était tout simplement assimilé à une trahison, et c'est là que la question de l'identification a commencé à résonner à mes oreilles.

La troisième remarque concerne la spécificité de cette situation : aucun autre séjour, apparemment semblable, dans d'autres Dom-Tom ou en Afrique francophone ne génère un tel mal-être.

Melman avait insisté, lors de sa dernière venue ici, sur ce que la situation d'étranger dans un pays, qui vous place en position autre, entraîne souvent une perception plus assurée de la place et du sentiment d'identité, (85) car l'on se sent exclu, rejeté de cette communauté. La question de la subjectivité de celui qui occupe cette position d'altérité ne se pose plus de la même manière. Il y a éclipse des soucis, des désirs, des engagements. On est un être sans division, ce qui assure une certaine plénitude, mais aussi un sentiment de finitude pénible. La division se passe par rapport à la communauté. Ici, sommes-nous à l'étranger de la France ? Si oui, pourquoi cela ne se passe-t-il pas de cette manière ? Et si non, pourquoi de telles difficultés ? Car ce que j'entends chez ces femmes, c'est, au contraire d'un sentiment assuré d'identité, une mise en question de leur existence en face de l'autre, un sentiment de vulnérabilité potentielle dans les relations avec ceux qui ne relèvent pas de la même géographie, une mise en cause d'elles-mêmes par la simple proximité de ces autres noirs qui parlent créoles mais surtout français. Que se passe-t-il dans ce rapport entre celles qui arrivent ici en parlant le français de France et ceux qui parlent le français des Antilles ?

Au delà des différences sémantiques qui font revêtir à une expression utilisée dans ces deux langues des sens différents. Exemples : « faire des gammes » signifie ici faire des manières, être un peu prétentieux ; si quelqu'un parle de « faire une séance », il s'agit plus probablement d'aller chez le quimboiseur que chez l'analyste. Au delà de tout ce qui est implicitement véhiculé dans une langue : références à des proverbes, comptines, chansons, poèmes, personnages nationaux, codes sociaux, places sociales, et aussi paysages, monuments... font un patrimoine. Au delà de la manière dont le français parlé ici est travaillé par le créole, les langues africaines, dans son rythme, ses sonorités, la structure syntaxique, ce dont les linguistes vous ont parlé beaucoup mieux que je ne saurais le faire, ces deux langues aux mots si semblables ne seraient-elles pas marquées d'une autre différence qui tient à ceci : si le réel est le lieu de recel pour le signifiant qui y creuse un trou, le signifiant ayant un creusé un trou dans le réel de la colonisation et de l'esclavage, qui fut fondateur de la société antillaise, sera – me semble-t-il – inéluctablement et indissolublement tissé de ce réel, et ne sera jamais, quelle qu'en soit la similitude, qu'irréductiblement autre par rapport à un

même mot, signifiant ayant creusé un trou dans un réel non marqué de cet esclavage et de cette (86)colonisation, qui sera donc un autre réel recel d'un autre signifiant.

Ce sentiment si souvent éprouvé par ceux qui viennent vivre en Martinique, sentiment que toute parole est marquée par l'histoire de l'esclavage sans cesse représentifiée renvoie à ceci qui dépasse l'existence d'un discours de revendication ou de demande de réparation plus ou moins explicité qui se rencontre d'ailleurs fréquemment. Ici, il s'agit plutôt du fait que ce sont les signifiants mêmes, dont nous savons que nous sommes parlés par eux davantage que nous ne les parlons, que c'est la langue elle-même qui transmet ainsi, de génération en génération, indépendamment de la volonté de ceux qui la parlent, quelque chose de ce réel ayant recelé les signifiants. C'est la langue qui insiste ainsi. Par là même, ces signifiants continuent à faire de ce réel qu'ils forment un réel encore de nos jours marqué de cette histoire. Voilà pourquoi ces deux français ne sont pas la même langue. Inévitablement, les femmes dont je parle sont en position d'étrangères par rapport à la langue ici parlée, puisque concernées par cette histoire mais pas de la même place, ce qui entraîne la situation étrange d'une langue même et différente, dont les mêmes mots, signifiants différents, sont entendus d'une position radicalement autre par rapport à celui qui parle, chacun relevant d'un réel différent. Il y aurait donc ainsi un flottement, une impossibilité à se fier à ce qui apparaît comme la même langue, la langue commune, sans pour autant que ces langues soient totalement disjointes, soient sans rapport. On pourrait parler d'une situation de bilinguisme « partiel et cache ». J'entendrais alors volontiers la plainte concernant l'éloignement familial comme l'expression de la nécessité de se retrouver dans la langue maternelle d'où sont venus, de l'Autre, les signifiants auxquels il leur est possible de se raccrocher pour de bon (« se ressourcer »), et également le signifiant paternel agent de la castration symbolique puisque aussi bien, selon que nous parlons le français de France ou le français des Antilles, on peut logiquement penser que nous relevons de phallus spécifiés différemment. En effet, bien qu'il s'agisse d'une opération universelle, le signifiant paternelle valant pour une langue ne vaut pas pour les autres.

Dans la mesure où le sentiment d'identité est aussi malmené par cette situation de bilinguisme si particulier, on observe alors la nécessité de ré-(87)introduire du même, de l'un ressemblant, un-ifiant, un-iformisant. Il se produit une « mêmification » dans le registre de l'imaginaire. On se retrouve entre semblables venus de métropole et parlant le même français, mettant de côté ce qui menacerait cette similitude, c'est-à-dire la singularité de chacun, sa subjectivité. Ceci explique le caractère inéluctablement ennuyeux de telles réunions puisque seul du même y est admis, et que rien ne doit évoquer l'altérité.

On voit ici comment la dimension de l'altérité qui fonde le langage est méconnue puisque cela fonctionne comme si c'était d'un même et non d'un Autre que nous étions venus les signifiants. Le langage fonctionne alors comme un système clos dont un des points de fixation est l'illusion de l'inexistence de l'altérité à l'intérieur de cette langue, altérité qui sera entièrement portée par l'étranger, ici l'antillais, qui ne sera entendu que d'une manière réglée imaginativement par rapport à son statut d'étranger. Notre propre bilinguisme originel de parlêtre n'est plus reconnu. Le fait que la langue nous divise inéluctablement est imaginativement dénié, au profit d'une langue

qui nous rassemblerait, nous unifierait, à la fois individuellement et collectivement.

Il me semble que, dans cette situation particulière, le français fonctionne comme langue de maître parlée de la place du maître, indépendamment du sexe de celui ou de celle qui parle. Ce discours du maître reste ici marqué de la disjonction entre S_1 et S_2 spécifique du discours de la colonisation.

On voit tout l'intérêt de cette question envisagée du côté de la féminité. Comment une femme qui, si elle accepte d'occuper une position féminine, se trouve en place Autre, et parle de cette place Autre, peut-elle se débrouiller de cette prise dans le discours du maître ? Si la féminité, qu'aucun signifiant ne vient assurer, se soutient d'être pas toute, on conçoit la difficulté qui est celle de femmes ainsi engagées à se situer toute du côté du S_1 , la place Autre et le S_2 étant dévolus aux seuls étrangers.

Cette question est très directement liée à celle, également cruciale, de l'avenir de la pratique et de l'enseignement de la psychanalyse aux Antilles. Si la langue française fonctionne ainsi marquée de cette coupure entre S_1 et S_2 , quelle est la possibilité pour un savoir analytique d'être transmis et reçu autrement que comme une leçon magistrale marquée de l'estampille S_1 , déagée de la subjectivité et détachée du savoir inconscient de ceux qui parlent comme de ceux qui écoutent ?

Voilà quelques-unes des interrogations nées de mon travail ici.